

Littérature américaine

Renald Bérubé

Volume 15, numéro 5 (89), 1973

Poésie, théâtre, nouvelles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30439ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bérubé, R. (1973). Littérature américaine. *Liberté*, 15(5), 110–117.

Littérature américaine

Jonathan Livingston : goéland libéré ou émule de Billy Graham ?

Jonathan soupira. C'est cela le prix du malentendu, pensa-t-il. Il fait de vous un démon ou il vous proclame dieu⁽¹⁾.

— *Ne les laisse pas répandre sur mon compte des bruits absurdes ou faire de moi un dieu. D'accord, Fletcher ? Tu sais, je ne suis qu'un goéland qui aime voler, pas plus*⁽²⁾...

Constatation qui ne saurait souffrir aucune mise en doute : *Jonathan Livingston le Goéland* est un livre qui se vend beaucoup. Beaucoup, beaucoup. Le plus grand succès de librairie pour un livre américain, dit-on, depuis *la Case de l'oncle Tom* et *Autant en emporte le vent*. Selon la liste des best-sellers établie par *The New York Times* en date du 22 juillet 1973, *Jonathan Livingston* apparaît au sixième rang parmi les livres les plus vendus au cours de la semaine précédant le relevé. Mais ce n'est pas ce qui importe le plus ; ce qui importe véritablement, c'est que le livre apparaît sur cette liste depuis soixante-cinq (65) semaines. Même phénomène au Québec : le livre a été lu en entier, un soir, sur les

(1) Richard Bach, *Jonathan Livingston le Goéland*, (photographies de Russell Munson, traduction et préface de Pierre Clostermann), Paris, Flammarion, 1973, p. 82.

(2) *Ibid.*, p. 86.

ondes d'une station radiophonique privée de Montréal, et il est sur la liste des best-sellers de *la Presse* depuis seize (16) semaines (*la Presse*, 11 août 1973), soit depuis la parution de la traduction française chez Flammarion. En dépit du fait que cette (mauvaise) traduction⁽³⁾ de 92 pages — dont à peine 38 de texte, les autres montrant, sur beau papier glacé, de belles photos de goélands — se vende environ six dollars.

Et le succès du livre ne se manifeste pas que par son chiffre de vente : il a suscité au Etats-Unis la parution d'au moins deux parodies : *Jonathan Segal Chicken*⁽⁴⁾ et *Jonathan Livingston Fliegle*⁽⁵⁾. C'est dire assez que le court texte de Richard Bach laisse bien peu de lecteurs dans l'indifférence ; de même que l'attitude de son héros provoque bien des remous et soulève bien des difficultés chez ses congénères, le texte de Bach suscite des réactions aussi diverses que passionnées.

Ainsi le journaliste sportif André Trudelle relatait, dans *la Presse* du 20 juin 1973, une déclaration que lui avait faite

(3) Exemple de mauvaise traduction :

a) texte original

«...one day, Jonathan Livingston Seagull, you shall learn that irresponsibility does not pay. Life is the unknown and the unknowable, except that we are put into this world to eat, to stay alive as long as we possibly can.» (*Jonathan Livingston Seagull*, New York, Avon Books, 1973, p. 39).

b) traduction

«... un jour, Jonathan Livingston le Goéland, tu apprendras que l'irresponsabilité ne paie pas. La vie, c'est peut-être pour toi l'inconnu et l'insondable, mais nous, nous sommes mis au monde pour manger et pour demeurer vivants aussi longtemps que possible» (p. 27) !

Et ce n'est là qu'un exemple. Il faudrait aussi se demander pourquoi le ton poétique qui naît de l'utilisation d'un vocabulaire et d'une syntaxe simples doit être traduit en français par une langue grandiloquente, ampoulée, pompeuse.

(4) Sol Weinstein et Howard Albrecht, *Jonathan Segal Chicken*, (illustrations de Buck Brown), New York, Pinnacle Books, 1973, 122 pages. Livre très drôle, dont le héros, poulet juif qui apprend à voler, doit quitter la ferme natale pour se retrouver à New York où il fait la connaissance d'Eldridge Blackbird, va au Playbird Club, etc. Il entre en guerre contre le Colonel Kentucky, réussit à faire avorter un détournement d'avion et termine sa vie en Israël où il réussit, seul, à descendre une formation de cinq bombardiers arabes...

(5) Hubert Bermont, *Jonathan Livingston Fliegle*, (illustrations de Harold Isen), New York, A Dell Book, 1973, sp. Yonkel, autre oiseau juif, règle son problème d'identité le jour de sa «bird-mitzvah» : il partira pour Israël.

la golfeuse québécoise Jocelyne Bourassa : la lecture de *Jonathan Livingston* « avait été pour elle une véritable révélation. Elle le lisait le matin, au réveil, avant de se rendre au club de golf. Et dans le tournoi [qui suivit], elle avait pris la deuxième place »⁽⁶⁾. A l'opposé, il y a la réaction de Jacques Godbout qui écrit, dans son meilleur style Galarneau :

En somme, cet été, la chasse aux Jonathan Livingston Seagull est ouverte, ces oiseaux-là chient des guimauves qu'il ne faut pas prendre pour de l'engrais⁽⁷⁾.

Lire aussi, dans *le Devoir* du 4 août 1973, page 15, les lettres de deux lecteurs insatisfaits de la chronique que Naïm Kattan avait consacrée au livre de Bach : tout se passe comme si chaque lecteur pouvait investir tellement de lui-même, du plus intime de lui-même, dans la lecture de *Jonathan Livingston*, que toute interprétation différente de la sienne devenait une sorte d'attaque personnelle insoutenable. Qui donc est ce Jonathan Livingston, que fait-il qui rende le lecteur à ce point engagé dans sa lecture ?

* * *

En vérité et dès le début, Jonathan Livingston n'est « pas un oiseau ordinaire » (p. 13) :

La plupart des goélands ne se soucient d'apprendre, en fait de technique de vol, que les rudiments, c'est-à-dire le moyen de quitter le rivage pour quêter leur pâture, puis de revenir s'y poser. Pour la majorité des goélands, ce n'est pas voler mais manger qui importe. Pour ce goéland-là, l'important n'était pas de manger, mais de voler.

Jonathan Livingston le Goéland aimait à voler par-dessus tout (p. 13).

A Jonathan qui dit : « Ce que je veux, c'est savoir ce qu'il m'est possible et ce qu'il ne m'est pas possible de faire dans les airs, un point c'est tout » (p. 13-14), son père répondra : « N'oublie jamais que la seule raison du vol, c'est de trouver à manger » (p. 14).

(6) André Trudelle, « Mon oeil sur le sport », *la Presse*, 20 juin 1973, p. G2.

(7) Jacques Godbout, « la Fin d'une idée parfaite », *le Maclean*, août 1973, p. 11.

Jonathan sera tenté de suivre les conseils de son père (p. 14, p. 20-21) mais il reviendra vite à sa préoccupation unique : le vol. Péniblement, sans autre ressources que ses seuls moyens, son seul entêtement et quelques découverts fortuites, Jonathan Livingston apprendr à voler mieux, plus vite et plus haut que tout goéland vivant. Rempli de pensées triomphales, « fier de dominer sa peur » (p. 24), Jonathan veut partager ses connaissances nouvelles avec ses congénères ; mais le Grand Conseil ne l'entend pas ainsi qui le met en ban de la société des goélands et le condamne à vivre en Exclu sur les Falaises Lointaines :

— ... pour sa totale absence du sens des responsabilités, continuait la voix pompeuse... l'amenant à bafouer la traditionnelle dignité de la famille des goélands (p. 27)...

Jonathan partira donc, déçu de ne pouvoir enseigner aux siens comment « apprendre, découvrir, être libres » (p. 34). A la fin de cette première partie de l'oeuvre, Jonathan fait la rencontre de deux goélands mystérieux qui sont venus le chercher pour le mener « plus haut encore, pour te guider vers ta patrie » (p. 36).

Jonathan sera d'abord déçu de découvrir que cette nouvelle patrie n'est pas le Paradis. D'abord transformé physiquement :

Il se sentait toujours un vrai goéland, mais déjà il volait beaucoup mieux que son ancien corps n'avait jamais volé (p. 47).

il fera graduellement l'expérience, au contact de Sullivan et de l'Ancien des Goélands, Chiang, d'une transformation intérieure radicale. Ainsi, il apprendra, entre autres choses :

- a) la communication par la télépathie (p. 49) ;
- b) que « nous passons d'un monde dans un autre qui lui est presque identique, oubliant sur le champ d'où nous venons, peu soucieux de comprendre vers quoi nous sommes conduits, ne vivant que pour l'instant présent. As-tu idée du nombre de vies qu'il nous aura fallu vivre avant que de soupçonner qu'il puisse y avoir mieux à faire dans

- l'existence que manger, ou se battre, ou bien conquérir le pouvoir aux dépens de la Communauté » (p. 50) ?
- c) que « le Paradis, c'est simplement d'être soi-même parfait » (p. 51).
 - d) que « tout nombre nous limite et la perfection n'a pas de bornes. La vitesse absolue, mon enfant, c'est l'omniprésence » (p. 51).
 - e) que « pour voler à la vitesse de la pensée vers tout lieu existant [...], il te faut commencer par être convaincu que tu es déjà arrivé à destination » (p. 54)...
 - f) que « si notre amitié ne dépend que de notions telles que l'espace et le temps, alors, quand finalement nous aurons transcendé l'espace et le temps, notre fraternelle amitié sera détruite ! Si c'est ainsi que nous concevons l'espace, tout en nous sera limité. Si nous concevons ainsi le temps, seul nous restera l'instant présent » (p. 59).

Jonathan transcendera l'espace et le temps comme il a réussi, sur les conseils de Chiang, à transcender la Foi (p. 55) ; « apôtre-né » (p. 57), il retournera alors auprès de sa Communauté pour lui enseigner l'Amour.

La troisième partie de *Jonathan Livingston le Goéland* relate les efforts du « héros » qui finira par vaincre toutes les résistances, résistances qui proviennent surtout de l'Ancien de la Communauté. Et bien que ses nouveaux élèves soient surtout intéressés par le vol et ses techniques, Jonathan réussira à faire passer son message, à expliquer ce que signifie l'art de voler ainsi qu'il l'avait autrefois expliqué à Fletcher Lynd le Goéland :

Mais aucun d'entre eux [...] n'était parvenu à admettre que le vol des idées pût être aussi réel que celui de la plume et du vent.

— Votre corps, d'une extrémité d'aile à l'autre, disait parfois Jonathan, n'existe que dans votre pensée qui lui donne une forme palpable. Briser les chaînes de vos pensées et vous briserez aussi les chaînes qui retiennent votre corps prisonnier (p. 70)...

Jonathan triomphera, Fletcher Lynd comprendra (il comprendra même que la mort n'est que le passage d'un niveau de connaissance à un autre, p. 83); à la fin de l'oeuvre, c'est Fletcher qui poursuit l'oeuvre de Jonathan après de la Comé munauté, alors que celui ci est parti ailleurs répandre le bonne nouvelle.

* * *

Bien sûr, *Jonathan Livingston le Goéland* véhicule un certain nombre de thèmes que nous sommes habitués de rencontrer dans les oeuvres américaines; il y a chez Jonathan un sens de l'espace, un goût de l'espace neuf et vierge qui n'est pas sans nous rappeler que le mot *frontier*, pendant longtemps aux Etats-Unis, signifia précisément l'absence de frontières. Qui n'est pas sans nous rappeler également le thème de la campagne présidentielle qui devait porter John F. Kennedy au pouvoir: *New Frontier*. Ce goût de l'espace sans limites s'accompagne d'une volonté de dilatation de l'instant présent qui puisse en quelque sorte, éterniser la durée de celui-ci. Il faut aussi retenir le sens de l'aventure que manifeste Jonathan (chez les goélands comme chez les pionniers américains, l'aventure semble le domaine presque exclusif des mâles; si l'on fait abstraction de la mère (p. 13), un seul nom féminin est mentionné tout au cours de l'oeuvre, celui de Judy-Lee, p. 78); sens de l'aventure qui n'est que la facette extérieure de cette volonté irrésistible de liberté personnelle et d'autonomie. Jonathan Livingston, individualiste condamné à la solitude par les siens, ne saurait laisser hypothéquer sa liberté pas plus qu'il ne saurait faire taire sa conscience sociale. A l'heure de Watergate, cela n'est pas peu.

Car le succès de *Jonathan Livingston le Goéland*, comme ceux de *la Case de l'oncle Tom* et de *Autant en emporte le vent*, est inséparable du milieu et de l'époque qui ont vu naître le livre et qui, par bien des aspects, lui ont donné naissance. La décennie 1960 a dû, bon gré mal gré, constater l'effritement de certaines valeurs et l'émergence d'une nouvelle conscience: il a bien fallu se dire que la passion de l'accumulation des biens ne menait finalement nulle part,

sinon à l'aliénation de l'individu et aussi, puisqu'il faut produire coûte que coûte ces biens de consommation, à la destruction du milieu naturel. Découvrant les sagesses orientales — est-ce bien un hasard si le maître de Jonathan s'appelle Chiang? —, redécouvrant Thoreau qui s'était inspiré de l'Orient et qui avait lui-même inspiré Gandhi, toute une partie de la jeunesse américaine, et plus particulièrement les hippies, commença à mettre sérieusement en doute, sinon à répudier carrément *l'american way of life*. Le vieil idéalisme américain, tant de fois trahi et tant de fois usurpé par tant de Nixon et tant de I.T.T., ce vieil idéalisme, fait de naïve bonne foi et d'une bonne volonté souvent accablante, renaissait dans le borbier du Vietnam : il enseignait de faire l'amour et non la guerre, de laisser à l'individu le droit de se conduire selon sa conscience personnelle, de faire taire les voix officielles de la propagande et du mensonge, de faire cesser les embrigadements pour des causes anachroniques et souvent inhumaines et de revenir à plus de dignité. De court-circuiter le cycle infernal de l'exploitation et du profit : pour Jonathan, la seule raison du vol, quoi que lui dise son père, n'est pas de trouver à manger.

Malgré cela, les valeurs traditionnelles n'allaient pas craquer d'un coup ; la majorité silencieuse, après le retrait de Johnson, allait élire Nixon puis le réélire. Habituee aux sermons de ses *preachers* qui enseignent que la réussite matérielle est le signe qu'on a Dieu de son côté, que la morale est avant tout une question personnelle qui n'a pas nécessairement de rapports avec le comportement social, cette majorité allait s'en tenir à sa morale utilitaire souvent ronflante, continuer à vivre pour la réussite et répudier « l'angélisme violent » des détracteurs du système. Ainsi que le dit Theodore H. White dans *The Making of the President — 1972* en parlant de McGovern et de ceux qui l'appuyaient : « They remained pure at heart — but the system rejected their purity as unsafe »⁽⁸⁾. Avant tout, la prudence : ne pas perdre la richesse matérielle acquise. Protéger ces biens maintenant de-

(8) Cité par Elizabeth Peer, « The Art of Hindsight », *Newsweek*, 13 août 1973, p. 89.

venus le fondement de la morale. Et si l'hypocrisie allait éclater au grand jour ? Nous voilà revenus à Watergate.

Ainsi peut s'expliquer le succès de *Jonathan Livingston le Goéland* : la jeunesse « libérée » y reconnaît ses aspirations à la liberté, elle y reconnaît même les théories les plus modernes sur la réincarnation (p. 50). Par ailleurs, la majorité silencieuse peut y reconnaître le langage d'un sermon à la Billy Graham (vedette nationale en même temps que « conseiller moral » de Nixon) où l'exaltation de l'aventure morale intérieure, dans un style souvent scoutiste, ne fait que rendre possible la perpétuation d'une « prudence » socio-politique qui confine à l'impuissance apeurée et acceptée.

Jonathan Livingston : goéland libéré ou émule de Billy Graham ?

RENALD BÉRUBÉ